

new noise

5 4
SEP-OCT
2 0

BEL/LUX : 11,50€
DOM/S : 11,90€
CH : 17,40 FS
CAN : 17,50 \$CAD

L 15721-54 F 10,90 € RD



MR. BUNGLE, NAPALM DEATH, DEFTONES, IDLES, BOB MOULD, METZ, PROTOMARTYR, HIFIKLUB & RODDY BOTTUM
TRIPTYKON, UADA, IMPERIAL TRIUMPHANT, ALAIN JOHANNES, BURNING HEADS, POGO CAR CRASH CONTROL, LANE
THROWING MUSES, A.A. WILLIAMS, ZOMBI, TIM SINGER, THE OCEAN, CRACK CLOUD, BUTCH MCKOY, TAR POND, ULCERATE...

THE OCEAN COLLECTIVE

Phanerozoic II: Mesozoic|Cenozoic

(Metal Blade Records)

POST-METAL PROGRESSIF



Deux ans après *Palaeozoic*, les Berlinoïsiens de The Ocean proposent la deuxième partie de leur concept album *Phanerozoic* avec ce *Mesozoic | Cenozoic* aux inflexions toujours plus progressives. Estampillés « ambient soundtrack doomrock », les Allemands emmenés par le guitariste/compositeur

Robin Staps ont toujours relié leurs influences post-metal et heavy plus flottantes à des pistes en gravitation évolutive, où les grandes ères géologiques de notre planète faisaient office de jalons narratifs. Du massif donc qui tend paradoxalement à s'affiner au fil des ans et des albums, au fur et à mesure que le groupe découvre pourtant l'inexorabilité de notre anthropocène. L'ombre de Gojira reste encore très présente notamment dans l'articulation d'harmonies mélodiques et de riffs sur des titres comme « Triassic ». Mais, à l'image du finement modulé « Jurassic | Cretaceous », où Jonas Renkse de Katatonia vient encore faire des merveilles derrière le micro, ou d'« Oligocene », les influences du classique dans l'approche lyrique et les arrangements très orchestrés continuent de conférer toute sa personnalité à la méthode The Ocean. Bien évidemment, et comme chez les Français de Monolithe, c'est quand les structures les plus thrash se mettent à vriller que le meilleur se fait entendre, comme sur ce « Palaeocene » plus cinglant. Mais à la différence du premier volet, la tendance est clairement davantage ici aux harmonies voyageuses, aux excroissances metal/prog pop et modernes plutôt qu'aux expérimentations post-métalliques tatillonnes. Un choix aux contours plus accessibles et fluctuants (le heavy rock cotonneux d'« Eocene »), où la voix de Rossetti se taille encore la part du lion en cornac principal des différents chapitres émotionnels qui se succèdent. Malheureusement, elle n'a pas toujours volume suffisant pour tout faire reposer sur sa flamboyance. Le groupe continue d'ailleurs à inviter des chanteurs externes (comme encore ici Tomas Liljedahl de Breach, qui avait déjà posé son chant sur les albums *Aeolian*, *Precambrian* et *Pelagial*), tout en assumant le fait de publier également des versions de ses disques exclusivement instrumentales. Autre bémol, les tonalités mid-tempo finissent par trop imprégner les morceaux d'une candeur excessive (« Miocene | Pliocene »). Certes, « Pleistocene » renoue avec la voracité brute et scintillante d'un *Cult Of Luna*, et le final « Holocene », au tempo syncopé et à l'humeur synth/pop huilée de cuivre ethno/electro, introduit un soupçon d'électronique bienvenu et évoque Ulver. Il eût sans doute néanmoins fallu un peu plus de mordant à quelques endroits stratégiques pour fournir tout le contraste nécessaire aux morceaux.

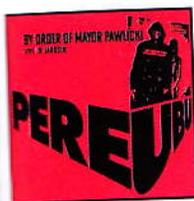
LAURENT CATALA 7,5/10
theocean.bandcamp.com

PERE UBU

By Order of Mayor Pawlicki (Live in Jarocin)

(Cherry Red Records)

WE DON'T PROMOTE CHAOS. WE PRESERVE IT. »



avait eu lieu en 2016 et avait ravagé une bonne partie de l'Europe de l'Ouest puis de l'Amérique du Nord -, Ubu déploie ses troupes. Toutes les conditions sont réunies pour que

l'affrontement du soir soit de première qualité : sur sa chaise, David Thomas est d'humeur massacrante, les sonoriseurs locaux se font copieusement houspiller à cause de problèmes de retours, la basse de Michelle Temple est (comme il se doit) bien trop forte dans le mix, et entre le groupe et le public, règne la plus grande incompréhension linguistique. Mieux encore : puisque l'appellation *Coed Jail!* signifie que seules les chansons composées entre 1975 et 1982 peuvent être utilisées afin d'assujettir le public, nous tenons ici une de ces set-lists qui généralement n'existent que dans les rêves les plus fous. Réentendre les premiers singles, « Heart of Darkness » (à elle seule, cette version mirifique vaut l'achat de ce très beau double album) et « Final Solution » (on aura déjà entendu mieux que cette version au ralenti, mais passons...) ainsi que quelques titres des deux premiers albums, *The Modern Dance* et *Dub Housing*, n'est pas ce qu'il y a de plus rare. Par contre, voir s'enchaîner, sous les yeux éberlués de tout bon Ubuphile qui se respecte, une salve de titres oubliés des albums supposément « difficiles » (*New Picnic Time*, *The Art of Walking* et *Song of the Bailing Man*), ce n'était pas arrivé depuis une semi-éternité - enfin, plus précisément depuis le CD live justement intitulé *One Man Drives While the Other Man Screams*, sorti en 1989 mais enregistré entre 78 et 81. Le *disastrodrome* est grand ouvert, Ubu s'en donne à cœur joie ! « Petrified », « Rhapsody in Pink », « Small Was Fast », « Long Walk Home », « Rounder », « The Fabulous Sequel » et « Vulgar Boatman Bird » font partie des chansons à la fois les plus absurdes et les plus drôles jamais composées par Pere Ubu, mais aussi parfois les plus festives et les plus dansantes, et ce, même si « (Pa) Ubu Dance Party » n'est malheureusement pas de la partie. L'équilibre avec les morceaux plus anciens est vite trouvé, chaque nouvelle intro générant un petit cri de satisfaction. Gary Siperko se fait facilement passer pour Tom Hermann à la guitare, le thérémín et les synthés de Robert Wheeler sonnent exactement comme l'EML d'Allen Ravenshine, et puisque le fidèle batteur Steve Melhman a toujours été un caporal irréprochable, on jurerait être remonté dans le temps de quarante ans. Rarement le Chaos que promet Ubu n'aura aussi bien été préservé ! Si bien que le maire de Jarocin, présent au concert, a rapidement ordonné à ses ouailles de rendre les armes et a remis les clefs de la ville à l'oppressur. En son royaume, Ubu est toujours roi.

BIL 9/10
pereubumusic.bandcamp.com

UNIFORM

Shame

(Sacred Bones)

PUNK METAL INDUSTRIEL



Si, à l'instar de Michael Berdan, vous étiez le souffre-douleur de votre quartier ou votre collège, si toute votre enfance vous vous êtes fait harceler par plus fort que vous, vous allez pouvoir vous identifier aux textes de ce nouvel album du trio, et en particulier à celui du single « Delco », diminutif de « Delaware County », banlieue de Philadelphie où le chanteur d'Uniform a grandi et apparemment beaucoup souffert. Aucune identification possible en ce qui me concerne, moi qui faisais plutôt partie de ceux qui brimaient et humiliaient les plus faibles. Un gros boulot, difficile et chronophage, qui a rendu ma scolarité difficile, pourtant je ne m'en suis jamais plaint. Peut-être parce que je n'ai jamais aimé les châteaux. Heureusement, Michael hurle toujours plus qu'il ne gémit, et ses paroles restent donc incompréhensibles. Au moment où sont écrites ces lignes, je n'ai d'ailleurs pas en ma possession le livret dans lequel Uniform a, pour la première fois, imprimé ses textes, « cette fois plus personnels » donc, et grâce auquel le hurleur a cherché à « exorciser ses démons » (ah, si seulement le père Karras n'était pas mort). Si atomes crochus il y a entre moi et ce disque, ils sont donc purement musicaux. Et musicalement, justement, le duo devenu trio a évolué

depuis ses débuts où l'utilisation d'une boîte à rythmes accentuait la composante dite industrielle de sa musique. Sur *The Long Walk* en 2018 Berdan et Ben Greenberg enrôlaient Greg Fox, ex-batteur de Liturgy, d'où un rendu global forcément moins machinique. En parallèle, ils poussaient tous les potards dans le rouge (écarlate le rouge) comme du temps où Greenberg jouait chez Pigmy Shrews, groupe noise rock maximaliste. Résultat : des morceaux punk-metal sursaturés à en torturer vos boomers, puis vos oreilles. Toujours cradingue et grésillant de toutes parts, *Shame* présente un son un peu moins harsh et un nouveau batteur vraisemblablement permanent, Mike Sharp, qui renforce l'aspect rock. Les machines se font d'ailleurs discrètes, se fondent dans le reste, servant avant tout à accentuer le fatras sonore sur certains titres, comme « Hound » et ses dissonances rappelant Godflesh ou à lancer des bruits stridents mixés à un volume intolérable. Sinon, le groupe fraye avec le black metal le plus décapant (« Life in Remission », « I Am the Cancer » et son riff central absolument fou : la hargne faite riff), le thrash (« Dispatches from the Gutter », comme du Anthrax produit par Merzbow), le noise rock pesant (« Shame »), puis le thrash toujours, mais associé au stoner/sludge/southern-rock et au punk-metal (« The Shadow of God's Hand »). Ce qui ne change pas par contre : Uniform parvient à rendre sa musique à la fois désagréable (dissonances et autres abus de distorsions propres à l'industriel, la harsh noise, le black metal le plus raw ou le noise rock d'extrémistes tels Brainbombs, Todd, Pigmy Shrews ou Drunk In Hell) et catchy, grâce à ses putains de riffs.

OLIVIER DRAGO 8/10
unifuckingform.bandcamp

BIESY

Transsatanizm

(Gods of War)

BLACK METAL/SYNTH-METAL/ELECTRONICS/INDUSTRIEL



Mené par l'énigmatique multi-instrumentiste et vocaliste Faustina IHS Moreau (par ailleurs chanteur du groupe de black metal Gruzja sous le nom de code PR), Biesy est un one-man band polonais. *Transsatanizm* le deuxième volet d'une histoire enta-

mée en 2017 avec l'album *Noc Lekkich Obcyzajów*. Musicalement, le projet s'appuie sur un mélange de post-metal atmosphérique et de black metal dissonant, où les ambiances oscillent surtout en fonction des variations du chant de son mentor et des inflexions synthétiques venant le bercer. « La Dolce Instant » cultive ainsi un intéressant entre-deux de metal/rock épique et de black metal school grâce notamment aux arrangements subtils, souvent surlignés d'étranges effets synthétiques curieusement cheap, qui évoquent une sorte de rapprochement entre les vieux Emperor et le Celtic Frost d'*Into the Pandemonium* dans un contexte metal/synthwave inédit. Le timbre criard de l'orgue, ses évanescences mélodiques (« Golgota 2046 ») et la dureté tour à tour tranchante (« Krolina23 ») ou traînante (« W Krainie Gryzbow ») des sonorités slaves du chant en polonais transcendent la singularité naturelle d'un projet parfois renforcé par un processus électronique manœuvrant aux portes du hardcore/industriel (« Nowa Transylvania », le final ambient/IDM sinistre de « Uwaga: Swiat »). Si la ligne de front black/death metal constitue donc le fil conducteur du scénario, les mutations sonores mélodiques, synthétiques ou vocales qu'elle accueille dans son viseur permettent de lier l'identité sonore véritable, rarement prise à défaut sur la durée de l'album.

LAURENT CATALA 8,5/10
biesy.bandcamp.com